Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 35

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208907

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La consigne. — Un capitaine d'artillerie, qui changeait de batterie, paya un dîner d'adieu à toute la troupe et, s'adressant aux hommes avant qu'ils se missent à table :

— Allons, mes enfants, dit-il, traitez-moi ce dîner comme vous traiteriez l'ennemi !...

Au dessert, il découvre le brigadier Poilu qui fourre des bouteilles de vin dans son sac.

— Eh bien, que signifie cela ?...

— Mon capitaine, j'obéis à vos ordres.

— A mes ordres ? s'écrie l'officier.

— Eh oui, capitaine, vous nous avez dit de traiter le dîner comme l'ennemi ; eh bien ! les ennemis qu'on n'a pas tués, on les fait prisonniers !...

La pierre

Certain avare avait la pierre ;
On résolut de la tailler.
Chacun se permit de parler.
Et l'on égaya la matière.
« Mais comment, se demandait-on,
A-t-il pareille maladie ? »
— Sans doute que son cœur, dit-on,
Sera tombé dans sa vessie.

FEUILLETON

Au service de Naples

PAR AUGUSTE MEYLAN

III

Les premiers jours, tout était nouveau pour moi, tout avait besoin d'explications. J'admirais souvent et j'enviais le sort de mes camarades qui avaient terminé leur noviciat et qui faisaient, comme nous disions, « leur service ».

C'est qu'il était bien beau, le régiment. Tous les hommes sur trois rangs de taille, les plus petits au *milieu, et quand plus tard* nous allions au Champ-de-Mars, avec nos grenadiers aux épaulettes blanches, nos chasseurs qui, au son des fanfares, se déployaient en chaîne immense, alors les tambours battaient la charge, les sections d'artillerie passaient comme le vent, puis tout s'arrêtait et on entendait la voix grêle du général Riedmatten ; alors nous nous mettions tous à rire.

Notre compagnie était gaie, l'élément suisse-français y dominait. Il y avait bien quelques mauvais gueux de sergents et de caporaux qui nous rendaient la vie amère, mais on s'occupait bien peu d'eux et, quand sonnait l'extinction des feux, nous rentrions tous dans nos lits, sans bruit, afin de ne pas leur donner prise sur nous. Un seul était notre souffre-douleur et payait pour tous ses confrères. Quel est le soldat de la Ire compagnie du 2me régiment qui n'a pas connu le caporal Chapalay, surnommé « Chou-fleur » à cause de sa tête blond-blanc et de sa tendance toute particulière, quand il avait l'ordinaire, à nous nourrir de soupe aux choux-fleurs ?

Il y avait aussi le « Bleu », vieux soldat à trois chevrons, et beaucoup d'autres encore qui avaient servi en Afrique, en Prusse, en Hollande, en Crimée, en Roumanie ; d'autres avaient suivi Garibaldi dans ses immortelles campagnes de 1848. Alors, le soir, sur la terrasse, au-dessus des écuries de l'artillerie, ils nous contaient les épisodes de la vie du soldat.

Quelquefois aussi, on chantait les refrains du pays et ses chants patriotiques. Les nouveaux venus apportaient les romances en vogue. Nous n'étions plus des oppresseurs de liberté, nous redevenions Suisses. Les antiques murailles du couvent ont bien souvent retenti des échos du *Sire de Framboisy* et des *Follichons*. On s'endormait bien tristes, quand on avait chanté les belles paroles du chœur de la *Jérusalem délivrée :*

Ciel, enfin signale ta puissance,
Vers la Suisse ouvre-nous un chemin ;
Ciel si doux, frais abri des vieux chênes,
Pur cristal de nos sources lointaines.

Le tambour de garde nous rappelait alors à la réalité ; tout le monde se taisait, et on n'entendait plus que les cris de quelque pauvre diable aviné qu'on flanquait, sans cérémonie, à la salle de police, ou le pas cadencé du garde-chambres, se promenant à pas lents, veillant sur tous. La lueur vacillante de la lampe l'éclairait à peine ; on le distinguait à moitié endormi, la dragonne de son sabre autour des épaules, écoutant sonner les horloges de la ville.

Le matin, le tambour battait la diane et immédiatement après l'appel pour les recrues ; il faisait jour à peine, et bien souvent, fatigués d'une nuit d'insomnie, nous nous endormions sur les escaliers ou sur le rebord de la citerne. Il fallait partir malgré la mauvaise humeur, car les punitions étaient rudes, et mieux valait souffrir un moment que de passer ses nuits sur le lit de camp de la salle de police, où les puces et les punaises faisaient large curée.

Et, quand nous cheminions, tambour en tête, vers notre place d'armes, nous réveillions sur notre passage tous les lazzaroni qui dormaient sur la pierre. Puis nous pouvions contempler aussi les jeunes filles et les femmes qui entr'ouvraient les portes pour nous voir passer et qui criaient à l'intérieur : « Come sono mattutinali, i Svizzeri ! » (Qu'ils sont matineux, les Suisses !)

Devant San-Francesco, les prisonniers, pendus par grappes aux barreaux des fenêtres, nous saluaient. De quart d'heure en quart d'heure, le gardien passe, un fer à la main ; il fait résonner en cadence tous les barreaux afin de s'assurer de leur solidité.

En revenant de l'exercice, officiers et sous-officiers coudoyaient les ouvrières qui allaient à l'ouvrage ; ils leur envoyaient les plus gracieux sourires, mais les jeunes filles se détournaient en haussant les épaules. Je commençais à comprendre que nous n'étions pas précisément adorés ; le contraire était presque à supposer, car on avait eu un jour l'ingénieuse idée de pratiquer une mine sous la caserne pour la faire sauter, événement qui serait certainement arrivé sans l'imprudence des ouvriers, qui creusaient si fort, qu'un soldat, au cachot, entendant chaque soir le même bruit, avertit le factionnaire et fit découvrir ainsi une mine à laquelle il ne manquait plus que la mèche.

Quand j'avais un moment de liberté, j'aimais à sortir et à parcourir cette ville immense ; j'aimais surtout les collines autour de Naples, le port, les rochers de Santa-Maria Apparente, au milieu desquels croissent les cactus aux feuilles énormes, les figuiers et les citronniers couverts, en hiver, de feuilles, de fleurs et de fruits. Mes camarades avaient d'autres goûts ; ils appelaient ces sorties des sorties sentimentales, et quand ils n'avaient pas d'argent ils ne sortaient pas ; quand ils en avaient, alignés devant la porte, ils attendaient impatiemment que batte la sortie. Alors ils couraient dans les cantines qui entourent la ville ; ils les avaient baptisées de noms expressifs. Il y avait la cantine du Capucin, le Chapeau coupé, les Lanciers, où l'on dansait la tarentelle, ou bien la Cave des Jésuites, où l'on buvait assis sur le phare de l'antique Naples. L'antique Naples des Romains, à ce qu'assurait le cantinier, pour donner peut-être un mérite de plus à sa cave ; mais, hélas ! c'était peine perdue que de parler antiquité, art, poésie ou science à des hommes qui touchent quatre sous par jour, quand il faut sur ces quatre sous acheter fil, aiguilles, boutons, cirage, faire laver son linge et blanchir ses rebords de cols.

Distrait par tant de choses nouvelles, occupé par les travaux de la vie de soldat, par l'apprentissage du métier, les jours et les semaines passaient rapidement. Je commençais à savoir démonter par principe mon fusil, à remettre la dragonne de mon sabre telle que le voulaient l'ordonnance et le bon goût.

Devant la porte du quartier, les officiers de semaine fumaient nonchalamment leurs cigares « buon gusto », le café traditionnel à côté d'eux. Le sergent de garde, son redoutable registre près de lui, nous observait à l'entrée les uns après les autres, inscrivant les hommes ivres en trois classes : légèrement, pasablement, fortement. Les punitions étaient de huit ou quinze jours ou d'un mois de salle de police, avec diversion d'exercices. Je me faisais petit, afin de les éviter ; je me privais de vin et d'eau-de-vie. L'eau-de-vie faisait des ravages terribles. Les hommes adonnés à cette boisson s'éteignaient par centaines dans les hôpitaux. A elle étaient dues les trois-quarts des punitions, et les conseils de guerre refusaient d'admettre l'ivresse comme circonstance atténuante. Combien j'en ai vu condamner de ces pauvres jeunes gens ! Chaque semaine on donnait les bâtons, et une fois tous les mois on condamnait un ou deux hommes aux présides et aux fers.

Je me souviens de la condamnation d'Ulrich-le-Bâlois. Il avait donné à un sergent quelques coups d'un méchant couteau. Le conseil de guerre fut inflexible. Je vois encore la belle figure pâle du condamné au milieu des hommes de garde, son bonnet de police à la main, répondre au capitaine-grand-juge « qu'il n'a rien à objecter à sa condamnation ». Je vois celui-ci briser une baguette d'ébène dont il lui lance aux pieds les morceaux, et lui crier : « Ulrich, vous devez mourir, c'est aussi sûr comme je suis sûr de briser cette baguette devant vos yeux ; que Dieu vous soit en aide ! » L'aumônier qui accompagnait Ulrich pleurait comme un enfant ; le régiment était ému. Ulrich n'avait pas raison, mais le tuer était une infamie ; tout le monde pensait comme moi, et cependant tel est le pouvoir de la discipline que pas un soldat ne prononça une parole de blâme ; et quand retentirent les six coups de fusil et que nous vîmes notre camarade chanceler, tomber et se débattre, mourant, alors un soupir de rage impuissante s'échappa de nos poitrines pour maudire à tout jamais le vil métier de soldat qui engendre la guerre et ses horreurs.

Ah ! si les pauvres mères qui élèvent leurs enfants avec tant de soins et d'amour, les voyaient souffrir, tomber sur le bord des routes, périr misérablement dans les hôpitaux, sans qu'une douce parole les encourage, ou qu'une main amie leur ferme les yeux ; si ces pauvres mères voyaient leurs enfants soignés par des galériens, leurs pauvres corps amaigris découpés au profit de la science ; si elles voyaient tout cela, elles deviendraient folles. Mais les parents et les amis étaient à quatre cents lieues de nos misères, les cris de détresse ne parvenaient pas jusqu'à eux, et notre seule consolation était que « nous l'avions mérité ».

(*A suivre.*)

Prudence. — Un jeune homme dont les parents avaient, à son insu, choisi la future, était sur le point de se marier. Comme on lui faisait grand éloge de la beauté, de l'esprit, de la bonté de celle à qui il allait s'unir, il refusa catégoriquement de la voir avant d'avoir fait rédiger le contrat.

Il craignait, après avoir vu la personne idéale qu'on lui destinait pour femme, de souscrire à des conditions que sa raison désavouerait peut-être.

Menu. — M. Y... reçut l'autre jour la visite d'une de ses connaissances de l'étranger. C'était entre onze heures et midi.

« Je vous inviterais bien à déjeuner avec moi au hasard du pot, dit M. Y... à son visiteur, mais ma femme est absente et je crains fort que le menu ne soit par trop maigre. »

Ce disant, M. Y. appelle la cuisinière :

— Madeleine, dites-moi, aujourd'hui qu'est-ce que j'ai ?

— Mossieu a une tête de veau !

Théâtre. — Nous aurons demain, dimanche, au Théâtre, *Max Dearly*, des Variétés de Paris. Il sera accompagné d'un groupe d'artistes de choix, dans lequel nous remarquons le sympathique directeur de notre Théâtre, M. Bonarel.

La pièce au programme est celle qui eut tout récemment aux Variétés un éclatant succès de fou rire ; nous avons nommé le *Bonheur sous la main*, de Paul Gavault. Max Dearly y jouera le rôle du marquis de Saint-Renan, qu'il a créé.

En vente au Bureau du « Conteur »

Les Causeries du « Conteur Vaudois »

1re série (2me édition) illustrée.

Prix : fr. **1.—**

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO